

ALAIN ORFERIT

KRAMBUS



- Extrait -

Roman | Suspense | Thriller | Policier

EO EDITIONS
ORFERIT

KRAMPUS

Du même auteur :

- **FLEDERMAUS**
Editions Orferit - 2013
www.fledermaus.fr

- **KRAMPUS**
Editions Orferit - 2013
www.krampus.fr

ALAIN ORFERIT

KRAMPUS

Roman

Editions Orferit

KRAMPUS / extrait

ISBN : 978-2-9545430-2-4

Copyright © Editions Orferit - Tous droits réservés.

Conception graphique et visuel de couverture : Alain Fortier - ImageDesigner

*à mes trois soleils,
Elisa, Soren et Carel*

*au hasard,
puisse-t-il être avec eux,
bienveillant*

Prologue

Luc Ybom sortit du restaurant comme soulagé d'un poids. 783 grammes de papier en comptant l'enveloppe en kraft armé enveloppant le tout. Un rien insignifiant lorsqu'on tutoie le quintal et demi sur la balance. Mais les trois cents et quelques feuillets représentaient pour lui bien davantage que leur volume de pâte à papier ou d'encre d'impression. Il ne s'agissait pas seulement du manuscrit d'un écrivain en herbe.

Il salua son éditeur Régis Montaigu de la Pogne qui, en tapotant son colis, lui promit de le rappeler très vite. Il le regarda s'éloigner, perdu, comme ses idées, dans le vague. Il se tourna vers le soleil en fermant les yeux. Le temps était magnifique. Toujours pensif, le visage inondé d'une agréable chaleur, il décida de laisser sa moto sagement garée au 36 du quai des Orfèvres et de rentrer chez lui à pied. Il avait son après-midi devant lui, aussi prit-il tout son temps pour flâner en longeant la Seine, rive gauche.

Cette balade, il avait bien dû la faire des centaines de fois. Cette histoire, il l'avait aussi écrite en flânant ainsi dans ce XVI^{ème} arrondissement qu'il connaissait désormais comme sa poche. Les mots de son roman occupaient encore son esprit.

Durant des années, avant même d'accepter de prendre la plume, il n'avait jamais cessé de penser à cette affaire. Et puis Montaigu de la Pogne, à force d'acharnement amical, avait fini par le convaincre. Il avait vu dans cet exercice une occasion de se défaire d'une encombrante compagne. Mais il ne suffisait pas d'aimer les bouquins pour en écrire un. Un rien présomptueux, il n'avait pas anticipé la difficulté de l'exercice en commençant.

Cinq versions et quinze mois avaient été nécessaires pour y mettre un point final satisfaisant, en doutant jusqu'au bout de la qualité de sa prose. Malgré ses interrogations, il l'avait néanmoins mené à son terme en restant fidèle aux faits et à ses souvenirs, tout en exprimant sa vision personnelle des événements, honnêtement, sans tricher. Il ne regrettait pas de s'être fait violence pour coucher sur le papier le

fardeau intime de cette expérience peu banale.

Des dossiers, des tordus, il en avait des dizaines dans ses bagages de flic. Il s'était toujours efforcé de ne pas développer de sentiments, de rester à sa place d'enquêteur, poulet froid et méthodique, de cultiver une salvatrice indifférence. Mais la carapace laissait parfois passer des piques d'humanité, des bouffées d'émotion brute chargées d'empathie ou de pitié. Pour certains de ses collègues, elles pouvaient, à force, devenir dévastatrices. Il avait toujours été conscient de la nécessité de se protéger, une condition essentielle pour espérer durer dans ce métier. Mais le blindage dix ans plus tôt, moins épais qu'aujourd'hui, ne lui avait pas permis d'encaisser une série de coups de boutsirs suffisamment puissants et nombreux pour l'ébranler profondément.

L'année 2001 demeurera tristement mémorable pour beaucoup. Ils se souviendront longtemps, sans doute, des événements terribles qui bouleversèrent le monde. Lui, pour le restant de ses jours, cette année-là sera celle de Krampus. Il n'avait d'ailleurs pas hésité un seul instant pour donner un titre à son récit.

Il s'appuya au parapet pour regarder la vedette du Pont Neuf passer en contre-bas, chargée de touristes. Oui, il s'était bien délesté d'un véritable boulet en effectuant cette psychanalyse solitaire.

Il se remit en route en songeant qu'il se rendait là où, précisément, tout s'était achevé. Il avait souvent voulu comprendre l'obscur rai-son qui l'avait poussé à y poser ses valises, trouver l'explication de son choix. Il en avait imaginé de plus ou moins plus convaincantes. Aujourd'hui, il ne cherchait plus. Il était bien là, comme nulle part ailleurs, chez lui.

Les fantômes de Krampus ne le hantaient plus.

Preuve par trois

Les vitres entrouvertes, afin d'accélérer le désembuage de la voiture, Yvan Paletier fonçait sous les trombes d'eau en forçant le passage à grands coups de gyrophare et de klaxon. J'avais relevé le col de ma veste et placé ma main en guise de visière sur le côté de mon visage pour me protéger des gouttes de pluie qui se faufilaient à l'intérieur de l'habitacle. Il fallait un temps aussi exécrationnel pour que je sois contraint de laisser ma moto au parking et d'utiliser les ressources automobiles de la Brigade.

Paletier engagea la *Mégane* dans un chemin boueux, au bout duquel tournoyaient les éclairs bleutés des collègues. Le terrain vague se situait en bordure d'un chantier de démolition, au nord de Montrouge, à deux pas du périphérique. Yvan ralentit fortement le rythme pour ne pas planter la voiture dans une ornière et arrêta les beuglements de sa sirène.

La zone ressemblait à un véritable marécage. Perché sur un monticule, les pieds relativement au sec, le juge Jean-Louis Rodon surveillait les opérations en protégeant son crâne dégarni avec un parapluie. Avec Paletier, nous sortîmes de la voiture et nous nous approchâmes. Au bas de la butte, sur une couverture baignant dans l'eau sale, je devinai la forme du corps recroquevillé sur lui-même. Nous ayant vus arriver, Stéphane Dalibert éteignit son dictaphone et essuya son front dégoulinant avant de nous saluer.

— Commissaire...

— Alors ? demandai-je, tandis que Rodon, qui m'avait repéré, tentait de descendre de son observatoire sans glisser.

— Pas beau à voir, me répondit-il, en me montrant du doigt le plaid imbibé de terre. Un gosse...

Paletier, penché sur le corps, grimaça et mit la main devant sa bouche.

— Comme les deux autres ?

Dalibert hocha affirmativement la tête.

— Des lacérations, oui. Et, comme le petit Baguette, il n'a plus

rien. Totalement émasculé, les testicules et la verge.

Le malheureux nous tournait le dos roulé en boule et, entre ses jambes rassemblées le long de son petit torse, je pouvais voir une tache sombre qui ne laissait aucun doute sur les sévices qu'on lui avait infligés.

Le juge Rodon, me rejoignit en prenant soin de ne pas perdre l'un de ses mocassins dans la boue.

— Bonjour, commissaire...

Je lui serrai la main en lui rendant son bonjour. Il se tourna vers un vieil homme en imperméable, tenu à l'écart par un agent, serrant contre lui un saucisson sur pattes aux poils longs et pisseux.

— Cet homme a alerté le commissariat du secteur. Il habite juste à côté. Il a découvert l'enfant en promenant son chien, ce matin. Il est venu jusqu'ici intrigué par la présence inhabituelle d'une camionnette. Il nous a dit l'avoir vue démarrer précipitamment à son arrivée.

Tandis que Rodon parlait, Dalibert, ses constatations terminées, avait laissé sa place à l'équipe médicale, sur le point d'emballer la petite victime dans une housse.

— Notre meurtrier a frappé une troisième fois, cela me paraît évident, lâcha le juge en observant l'enlèvement du corps.

Je ne répondis pas immédiatement. Mon silence était moins de l'approbation qu'une réserve prudente envers ce genre de certitude gratuite. Devant nous, dans un brouillard d'eau, se dressait une barrière grise d'immeubles vétustes. Aux fenêtres, je pouvais deviner les visages des curieux : on nous observait en douce. Je me tournai vers Rodon qui attendait une réaction de ma part.

— Oui, sans doute, finis-je par dire. Rien d'autre à signaler, Stéphane ?

Dalibert s'était planté sur une zone à peu près stable en face de nous.

— La pluie embarque tout, la route est quotidiennement empruntée par des dizaines de véhicules de chantier... On n'a aucune chance de récupérer les empreintes de l'utilitaire. Ici, rien à espérer.

Il pointa du doigt la barre de béton.

— J'ai envoyé l'équipe faire un tour dans la cité. Peut-être

quelqu'un d'autre aura-t-il remarqué quelque chose ?

Je demandai à voir le visage de l'enfant avant qu'on l'envoie à la morgue. On le retourna avec une prévenance devenue inutile. Il avait des traits doux, intacts, et son apparence tranquille me serra le bide. Comme pour les autres, le salaud l'avait balancé nu, comme une bête crevée, après l'avoir torturé. Je fis signe que c'était suffisant pour moi et on referma la housse. Jean-Louis Rodon était déjà remonté dans sa limousine pour se protéger de l'averse qui redoublait d'intensité. Il me fit signe par sa vitre ouverte.

— J'aimerais discuter avec vous de ce dossier. Dès que cela vous sera possible, naturellement.

— Bien sûr, Monsieur le juge. Je vous fais signe.

— A bientôt, commissaire.

Je retournai voir Paletier et Dalibert. Ils grillaient leurs cigarettes à l'abri dans une voiture. Les autres véhicules manœuvraient prudemment pour éviter de s'enliser sur le chemin de la sortie.

— Quelle merde ! lâcha Dalibert. Les gamins, je ne m'y ferais jamais.

Je les laissai fumer tranquillement et fis un tour du terrain abandonné. Il était ceinturé de palissades. Les travaux se faisaient plus loin et, manifestement, on déversait ici la quantité effarante de gravats et de débris en tous genres issus de la démolition des bâtiments voisins. Les habitants du coin devaient trouver pratique d'y balancer leurs encombrants. Un tas d'autres saloperies transformait la parcelle en décharge à ciel ouvert. L'odeur des immondices humides m'évoquait celle de la mort et la vision des monticules de béton défoncés, entremêlés de ferrailles rouillées et tordues, le spectacle d'un champ de ruines balayé par le déluge. Celui qui avait déposé le corps ici avait bien choisi son endroit. Il avait dû penser, à juste titre, qu'il y serait tranquille. S'il n'y avait pas eu le vieux et son clébard, le cadavre aurait pu rester là un bon moment avant qu'on le trouve, surtout par un temps aussi effroyable. Sur un tel sol, détrempé, le pronostic de Dalibert était indiscutable : inutile de perdre du temps à rechercher un quelconque indice. D'autant que, s'il s'agissait bien du même meurtrier, on savait qu'il travaillait et achevait ses victimes à l'abri avant de les larguer en pleine nature.

Je changeai de chauffeur, laissant Paletier prendre la direction de l'enquête de voisinage avec plusieurs dizaines de logements et encore plus de locataires à visiter. A quatre, ils en avaient pour un bon moment. Dalibert me ramena en douceur à la boîte.

Avec Paletier, ils étaient les dernières recrues de la Brigade, tous deux affectés au groupe Marceau. Logiquement Paletier, plus expérimenté, avait endossé le rôle de second. Mais, personnellement, j'estimais Dalibert meilleur flic, plus rigoureux et moins impulsif. Il était tout à fait à la hauteur de son rôle de procédurier. Paletier, difficilement contrôlable, agissait trop souvent comme un cow-boy. Je ne savais pas si les films de Belmondo l'avaient marqué, gamin, mais il avait déjà eu des comportements limite et avait mis la Brigade dans l'embarras au point même de compromettre sa jeune carrière.

Avec le nouveau congé maladie de Marceau, j'étais contraint de superviser moi-même les dossiers en cours, l'affaire des meurtres d'enfants en tête. L'enquête patinait depuis la découverte du petit Jules Baguette au mois de janvier. Nous n'avions pas progressé d'un iota après le meurtre du jeune Antoine Guillon en mars. Peut-être avec celui-ci allait-on avancer ? Je comptais sur notre témoin providentiel pour nous y aider.

Dalibert et moi, tous les deux chamboulés par la découverte du gamin, effectuâmes la moitié du trajet sans pratiquement décrocher un mot. J'essayai finalement de parler d'autre chose, ne trouvant rien de mieux que de lui demander des nouvelles de sa femme et de son bébé. Elle avait accouché trois semaines plus tôt et l'avait fait l'heureux papa d'un fils. Cela expliquait en partie son désarroi.

— Ils vont bien. Je suis en vacances à la fin de la semaine, me répondit-il. Je vais enfin pouvoir profiter de mon bout de chou.

Vacances... Son désir de pouponner était légitime mais n'arrangeait en rien mes soucis d'effectifs.

— Vous n'avez pas d'enfants, commissaire ? me demanda-t-il timidement.

— Non. Ou alors leurs mères ne m'ont pas prévenu, répondis-je en souriant. Je crois que je n'ai pas la fibre paternelle. Aucune de mes compagnes n'a été jusqu'à présent suffisamment convaincante pour me décider à sauter le pas.

Il me jeta un regard indécis, ne sachant pas s'il devait prendre un air affecté ou non. Heureusement pour lui, nous venions d'arriver au *Trente-six*.

— Bon, je compte sur toi pour m'identifier le même au plus vite. Je me chargerai de prévenir les parents quand on saura.

L'évocation de ma vie de célibataire endurci m'avait fait penser à Sabine. Aussitôt sorti de la bagnole, je m'isolai dans un coin tranquille pour l'appeler.

— Hello. Si tu es libre ce soir, je t'invite à dîner.

Elle avait malheureusement d'autres obligations et je dus remettre mon projet au lendemain. J'anticipai en réservant dans la foulée une table dans un petit restaurant sympa que je connaissais à deux pas de chez elle. Puis je passai les heures suivantes à gérer les urgences.

A chaque pause que je m'octroyais, la vision du corps recroquevillé et martyrisé me revenait en tête et s'y superposait son visage endormi pour toujours. J'avais posé sur le coin de mon bureau les dossiers Baguette et Guillon.

Je venais tout juste de reporter une nouvelle fois mon rendez-vous avec le juge Rodon lorsque Stéphane Dalibert entra dans mon bureau. Sans dire un mot, il déposa devant moi le portrait d'un gamin souriant, les yeux tout à fait ouverts.

— Moreau, m'annonça-t-il. Oscar Moreau, disparu depuis deux jours.

Je pris la fiche, notai l'adresse des parents et regardai l'heure. 17 heures passées d'une vingtaine de minutes.

— OK, je m'en occupe.

En reconnaissant son fils, Madame Moreau poussa un cri qui nous glaça le sang. Son mari, tétanisé par son hurlement, essaya en vain de la retenir tandis qu'elle s'effondrait sur elle-même. On la releva pour l'emmener à l'extérieur, reprendre ses esprits. Monsieur Moreau me fit un signe de la tête, crispé de douleur, les yeux remplis de larmes. Je demeurai bêtement de marbre. Je détestais, comme nous tous, ces moments impossibles à gérer. J'avais pris la précaution de demander à Vincent Mourion de me suivre en voiture histoire d'emmener, mais surtout de raccompagner les parents, désormais

incapables de prendre un volant. Je lui glissai à l'oreille de leur rappeler que l'on viendrait les interroger demain.

Je m'informai de l'heure prévue pour l'autopsie – 11 h 30, avec ce vieux Gontier aux instruments, une occasion comme une autre de le voir – et précisai à l'infirmier que je serais certainement présent afin qu'il prévienne son patron. Puis je m'accordai une pause au zinc du café d'à côté avant de reprendre le guidon.

Il pleuvait des cordes et malgré la combinaison j'étais déjà trempé jusqu'aux os avant même de démarrer. Arrivé à bon port, une fois essoré, j'avalai au hasard tout ce qui me tombait sous la main avec l'idée, crevé, de ne pas faire long feu.

Cet appartement était le quatrième que j'occupais depuis mon retour sur Paris. Dans aucun d'eux je n'avais tenu en place plus de cinq mois. Celui-ci décrocherait bientôt la palme du séjour le plus bref : quinze jours à peine après mon installation, j'avais envoyé mon préavis de congé. Il contenait d'ailleurs davantage de cartons non déballés que de meubles le long des murs. Rendez-vous était d'ores et déjà pris avec les déménageurs.

Je me réveillai trop tôt, obnubilé par le nombre des tâches qui m'attendaient avec, en tête de liste, l'autopsie du petit Moreau. Je n'aimais jamais être pris à la gorge par le temps et à ce point absorbé par mes pensées.

Je me remis en selle en songeant au retour prévu de Marceau qui allait me permettre de respirer. Au passage, avant de filer au *Trente-six*, je fis un crochet par la rue des Lampions, au numéro 17 de laquelle on m'avait indiqué un petit hôtel sympathique : le *Select Paris Hôtel*. L'endroit était effectivement tranquille et soigné. J'en ressortis avec une plaquette et une grille de tarifs. J'étais décidé à mettre un terme au rythme effréné des locations successives. L'hôtel me paraissait être la meilleure alternative pour attendre que je me décide enfin à retrouver mes marques dans cette ville.

Durant toute ma vie d'adulte, j'avais éprouvé une certaine difficulté à me sédentariser, que ce soit ici ou ailleurs. Paris ne me déplaisait pas d'une manière spéciale. Je n'arrivais tout simplement pas à m'y projeter, comme on dit. Sabine m'avait proposé de partager

davantage que son lit mais l'idée me convenait encore moins. Je préférerais la solution de l'hôtel.

Antoine Marceau était déjà arrivé. A l'instant même où je le vis, je sus qu'il n'était pas dans son assiette. Sa mine était toujours aussi fatiguée et son regard absent. Je le connaissais par cœur depuis le temps. Je lui proposai un café et mon fauteuil.

— Tu vas bien ?

Il se racla la gorge.

— Mieux. Une saloperie d'angine qui m'a cloué au lit. Avec ce temps de merde... Mais, ça va. Je tiens le coup.

Je ne pus m'empêcher de regarder ses mains. Il les tenait croisées sur ses genoux et j'eus, durant un instant, l'impression qu'elles tremblaient.

— Bon. Ca tombe bien, mon grand. Je t'avoue qu'on a plutôt la tête sous l'eau en ce moment. Et, avec toi, vous n'êtes toujours que six dans le groupe. J'ai besoin que vous soyez tous frais et dispos.

Je lui tendis le dossier des *P'tits Bouts*.

— Une nouvelle victime, hier matin. Un garçon, comme les deux autres. Oscar Moreau.

Son visage se crispa instantanément. Il me regarda droit dans les yeux, d'un air paniqué.

— Encore un ? murmura-t-il.

— Oui. Émasculé, balancé nu dans un terrain vague. L'autopsie a lieu à 11 heures, avec Gustave.

Je m'arrêtai de parler. Il ne m'avait pas lâché du regard mais ne m'écoutait plus. Il dit, de nouveau pour lui-même, à voix basse :

— Encore un...

— Antoine, tu es sûr que ça va ?

Il repoussa le dossier vers moi.

— Oui. Luc, je voudrais que tu confies cette enquête à un autre. S'il te plaît. Je ne souhaite plus m'en occuper.

Je le dévisageai à mon tour, plutôt surpris.

— Antoine, c'est ton groupe sur ce dossier : tu le gères depuis le début...

— Oui et je veux arrêter. Transfère-le à Pivanni ou à Rambil.

Il se leva et me tourna le dos pour regarder à la fenêtre. Dehors, il pleuvait à seau.

— Les gamins, je ne peux pas. C'est au-dessus de mes forces.

Une brève sonnerie nous interrompit pour me rappeler l'heure. Rodon m'attendait.

— Ecoute Antoine, je ne peux pas distribuer le boulot en fonction des états d'âmes de chacun. Je ne sais pas ce qui t'arrive mais tes hommes restent mobilisés sur cette affaire. Je dois d'ailleurs en discuter avec notre ami le juge, dis-je en enfilant mon blouson. Vois avec Paletier. Les parents vous attendent. Pour l'autopsie, j'ai déjà prévu de m'y rendre avec Dalibert. Si tu veux te joindre à nous ?

Il secoua négativement la tête. Je lui pris les épaules.

— J'ai une journée d'enfer. On rediscute de tout cela au calme, derrière un verre, en fin de journée.

Il me regarda à peine en sortant du bureau, se fendant d'un vague sourire, plutôt une grimace.

Tracassé par mon vieil Antoine, je marchai machinalement jusqu'au bureau du juge. Curieusement, je me rendais chez l'un de ceux qui avait participé à son enfoncement. Depuis nos retrouvailles dans ces murs, il n'avait cessé de dégringoler. Et cette descente inexorable ne datait pas d'hier. L'alcool l'avait bousillé et, à mon avis, il ne s'en sortait pas. Les séjours de désintoxication faisaient illusion auprès des médecins mais n'asséchaient pas pour autant la source profonde de ses problèmes. Il éprouvait toujours le besoin irrésistible de les noyer dans le rhum ou la vodka. Nous n'avions plus pris le temps de discuter véritablement, entre hommes, depuis une éternité. En réalité, mon copain d'enfance était devenu pour moi un étranger et le constat n'était pas facile à encaisser. Je me sentais à la fois triste et en colère.

— Entrez, commissaire Ybom. Asseyez-vous, je vous en prie, me dit Rodon en couvrant de la main le combiné de son téléphone.

Il me désigna une chaise de l'autre côté du bureau. Je saluai Madame Loiret, sa greffière, et rapprochai un fauteuil que je savais être plus à même de me supporter. Moi, c'était son patron que je tolérais de moins en moins.

Dès notre première rencontre, cet homme m'avait déplu. Tout chez lui me le rendait antipathique, de son air satisfait de lui-même à sa voix nasillarde en passant par son attitude volontiers méprisante. Il était une synthèse à lui seul de ce qui m'agaçait déjà pris séparément chez d'autres. Tout à fait le genre à nous prendre pour des larbins. Mais il n'était pas le plus toquard du parquet. Objectivement, pour l'avoir vu instruire les dossiers sur lesquels j'avais déjà travaillé avec lui, je devais reconnaître son expérience et son savoir-faire. En réalité, je nourrissais contre Rodon essentiellement ce que je devais avouer être un délit de sale gueule. Surtout, je ne digérais pas son comportement envers Marceau.

Je l'avais rapidement su, quelques mois avant mon arrivée, imbibé comme une éponge, mon ami avait dérapé lors d'une opération justement imaginée par le juge. Le coup avait été heureusement rattrapé *in extremis* et les collègues de la Brigade s'étaient habilement débrouillés pour sauver la mise d'Antoine en passant sous silence sa piètre performance. Mais Rodon l'avait enfoncé sans pitié et avait bien failli lâcher le morceau à L'IGPN. Il avait fallu toute la persuasion de mon prédécesseur pour le faire changer d'avis.

Il avait finalement accepté de ne pas se transformer en bourreau. Bien sûr, Marceau avait été prié de prendre un congé de santé, à peine forcé, dans un établissement accessoirement spécialisé dans le traitement des poivrots indécrottables. Rodon n'avait pas fait l'effort de descendre un seul instant de son piédestal pour se mettre à la place d'un flic en difficulté. Je l'avais dans le nez et je préférais continuer à jouer les intermédiaires entre lui et le groupe d'Antoine.

Le juge raccrocha et commença par enlever ses lunettes pour se frotter énergiquement les paupières. Son visage était marqué par la fatigue. Puis, il réajusta ses lorgnons devant ses yeux de lapin pour me regarder d'un air consterné.

— Une véritable épreuve... insupportable, les enfants.

Je le dévisageai à mon tour, dans un premier temps surpris par cette remarque. Elle sonnait faux et immédiatement, je me demandai ce que cette confession bidon pouvait cacher. J'en avais une petite idée. Il me la confirma aussitôt, sans prendre la peine de tourner plus longtemps autour du pot.

— Pensez-vous, sincèrement, le commandant Marceau en mesure de diriger une telle enquête ?

Voilà qu'il remettait encore une fois Antoine sur le tapis. Un souci tournant décidément à l'obsession. Je pris mon temps avant de lui répondre. Je tenais à être clair et à ne pas laisser transparaître ma colère. J'étais pourtant sérieusement gagné par l'envie de le coller au mur.

— Antoine Marceau est un excellent commandant de groupe. Comme tous ceux nommés à un tel poste, au sein de notre brigade. Je n'ai pas le moindre doute sur sa capacité à prendre en charge ce dossier et je sais ma confiance largement partagée par son équipe.

— Partagée, sans doute, commissaire. Toutefois, nous savons vous et moi que le commandant Marceau a eu encore récemment de sérieux problèmes, disons de santé, pour rester sobre.

— Inutile de vous faire le topo sur les difficultés de notre travail, Monsieur le juge. Le commandant Marceau a eu des difficultés que d'autres ont connues. Il les a réglées en suivant des soins appropriés. C'est de l'histoire ancienne.

— Admettons que vous ayez raison. Vous le connaissez bien mieux que moi.

Je fis mine de ne pas relever sa dernière remarque. Il était au courant de nos liens d'amitiés et, manifestement, doutait de mon jugement. Je le laissai continuer son numéro, bien décidé à ne pas me laisser embarquer dans son jeu. J'attendais de voir où il voulait en venir.

— Je comprends votre défense du commandant Marceau mais vous qui me vantez si bien ses qualités d'enquêteur, vous admettez, concernant le meurtre du jeune Baguette, l'absence totale de progrès depuis le mois de janvier. Et je dois constater malheureusement un même manque de résultats concernant l'affaire Guillon.

Je persistai dans mon absence de réaction, inerte comme je savais l'être, sans pour autant le lâcher du regard. Il voulait charger Antoine et ne prenait pas de gant. Il n'était pas question pour moi d'acquiescer à son réquisitoire même si ma défense était en réalité inexistante. Il avait parfaitement raison : nous patinions.

Mais la compétence de Marceau n'y était pour rien. Il se ser-

vait trop facilement de la situation contre lui. En fin de compte, le fait que j'assure l'intérim compromettait sa misérable vengeance. Je le savais pervers, pas aussi rancunier. Il restait à espérer qu'avec le meurtre d'Oscar Moreau, on ramasse enfin des billes sur notre possible serial killer d'enfants.

Rodon surpris, certainement agacé par mon immobilisme et contrarié de ne pas pouvoir développer ses accusations, avait ouvert un dossier en première page duquel je reconnus Oscar Moreau, souriant à l'objectif pour les besoins d'une photo de classe. J'en profitai pour rompre le silence et repartir sur un terrain moins glissant.

— L'autopsie a lieu tout à l'heure. Elle devrait attester l'idée d'un meurtrier récidiviste. Sans être cynique, je pense que nous tenons là notre meilleure chance de progresser.

Nous passâmes, lui et moi, encore une demi-heure à discuter de détails techniques sur ce dossier et d'autres sans parler davantage d'Antoine Marceau. Je ressortis du Palais en retard. Dalibert était déjà parti. Je montai à mon bureau prendre mon casque et me mis enfin en route vers l'institut médico-légal, l'esprit préoccupé.

J'avais longtemps et fort sérieusement envisagé de m'accomplir professionnellement dans une carrière de médecin. Une ambition à laquelle j'avais mis fin aux portes de l'externat, à la fin de la troisième année de fac, lorsque je m'étais enfin rendu compte que je me trompais de voie.

La confrontation avec les dessous du corps humain, même sous leurs aspects les plus triviaux ou repoussants, ne m'avait jamais perturbé. A l'époque déjà, les TP de dissection ne me posaient pas de problèmes et depuis je supportais sans broncher les autopsies les moins ragoûtantes, me surprenant moi-même de mon indifférence. Mais pour les gosses, Rodon avait bien raison. J'admirais toujours Gustave d'être capable d'un tel calme quel que soit l'âge ou l'état du macchabée.

Dalibert sortit le premier de l'institut pour filer aussitôt à la boutique. Gontier vint me retrouver, le clope au bec. Il me sourit tristement. Nous nous mîmes en route pour sa cantine habituelle.

— Je ne sais plus si je te l'ai déjà raconté : la première fois, j'ai vomi.

Mon bizutage. Une jeune femme décapitée par son mari avec un couteau à rôti électrique.

Il soupira un nuage de fumée.

— On se fait à tout. Le premier enfant non plus, je ne l'oublierais jamais. Il avait six ou sept ans. J'ai mis un temps infini à l'examiner. Je me souviens encore de son visage.

A vingt ans, nous nourrissions les mêmes illusions sur notre futur métier de médecin. Je me voyais sauvant des vies dans des hôpitaux de fortune, je ne sais où mais au bout du monde, lui s'imaginait en grand chirurgien, professeur. Au lieu de cela, j'étais devenu flic et il découpait des cadavres. De nous trois, je le savais, il estimait être celui qui avait échoué professionnellement. Je n'avais jamais compris pourquoi il avait une aussi piètre opinion du médecin légiste qu'il était devenu. Il avait fait le choix de cette spécialité en toute connaissance de cause me semblait-il. Influencé par notre choix à Marceau et à moi d'entrer dans la police, peut-être. Gontier était un type curieux. Pétri de regrets et fataliste tout à la fois, il donnait néanmoins l'image d'un homme globalement heureux de vivre. L'opposé de Marceau en fait, quand j'y réfléchissais.

Nous marchâmes rapidement et silencieusement, pressés de nous mettre à l'abri de la pluie. Le patron nous indiqua une table dans un coin tranquille du restaurant.

— Sale affaire en tout cas, lâcha-t-il pour reprendre la conversation là où nous l'avions laissée.

— C'est sûr, dis-je. Le tueur a en tout cas une bonne connaissance de l'appareil génital masculin.

— Une excellente maîtrise du scalpel et de l'anatomie même. Je mets au défi un amateur de réaliser une telle ablation sans faire un carnage. C'est dur à dire, mais il les lui a très proprement coupées.

— Un récidiviste adroit de ses mains.

— Le même tueur ? Sans vouloir empiéter sur tes plates-bandes, pour celui-ci et le petit du mois de janvier, je dirais qu'il n'y a guère de doutes à avoir. La méthode est identique. Pour le second, à mon avis, ça n'est pas aussi évident.

— Guillon, précisai-je. Antoine Guillon. Pourquoi dis-tu cela ? Parce qu'il n'a pas été châtré comme les deux autres ?

J'avais parfaitement en tête les variations du *modus operandi*. Mais l'intuition d'un tueur en série était plus forte.

— Juste les coups de couteaux dans le dos, c'est vrai. Mais le fait est là : lui aussi a été jeté nu dans la nature. Ces trois affaires se ressemblent quand même furieusement.

On nous avait amené nos assiettes. Je remplis nos verres avec la piquette du mois. Gontier restait sur son idée.

— Les coups de poignard, c'est facile. Crois-moi : ton tueur est l'arracheur de couilles.

Je souris malgré moi. Nous déjeunâmes en plaisantant et en parlant de tout à fait autre chose. Nous avions énormément de points communs avec Gontier et nous ne manquions jamais de sujets de conversation.

— Tu as vu Antoine récemment ? lui demandais-je.

— Non. Pas de nouvelles. Depuis un petit moment même. Comment va-t-il ?

— Je ne le sens pas dans son assiette en ce moment. J'avoue être déçu et emmerdé. Je pensais qu'il t'en avait peut-être parlé.

Il me regarda, le visage grave.

— Il a replongé ?

— Je ne sais pas... Je ne crois pas. Il m'a collé deux arrêts maladie consécutifs ce mois-ci. Soit-disant une mauvaise crève persistante. Son comportement est assez... étrange.

— Pourtant, après sa dernière cure, il semblait bien décidé à remonter la pente et à passer à autre chose. Je croyais d'ailleurs le voir aujourd'hui. Il dirige l'enquête des gamins normalement, non ?

— Son groupe en est chargé, oui. Ce matin, il m'a demandé de lui retirer l'affaire. Ça ne lui ressemble pas de renâcler sur un dossier.

— Je sais que ce n'était guère la joie dans son couple ces derniers temps. Stéphanie doit sûrement en avoir marre de ses crises à répétition. Antoine a poussé le bouchon beaucoup trop loin. Même si je suis prêt à lui accorder des circonstances atténuantes.

Je n'avais pas grand chose à répondre. J'étais loin lorsque mon vieux copain avait perdu pied et la découverte de son addiction alors qu'il se trouvait déjà en perdition m'avait beaucoup choqué. Je m'étais senti impuissant et minable de ne pas avoir été présent

pour l'aider. En colère aussi de ne pas avoir été prévenu plus tôt. Et aujourd'hui, alors que je l'avais sous la main, je n'avais pas l'impression d'être beaucoup plus efficace.

Le docteur et moi avions tous les deux une après-midi chargée. Je laissai mon Gustave regagner l'institut avec la promesse mutuelle de nous revoir sans tarder.

Je retrouvai sans plaisir ma BMW. Je n'aimais décidément pas piloter par un temps aussi pourri, encore moins lorsque j'étais déconcentré. Je n'avais pas fait un kilomètre lorsqu'un ahuri, au volant d'une Mini Morris aux vitres embuées, me coupa sauvagement la route. D'un brusque coup de guidon, je réussis à éviter la collision mais pas le dérapage, irrattrapable. Sur la chaussée grasse et détrempée, je me mis à glisser comme une savonnette sur une patinoire. J'aurais dû immédiatement lâcher le guidon et laisser la moto continuer sa course seule. Mais je ne voulais surtout pas qu'elle aille provoquer un massacre au milieu du carrefour. Arc-bouté sur mon engin, je parvins à le dévier vers le trottoir le plus proche. Mais si j'avais sauvé la bécane, qui stoppa tranquillement sa course le long d'un utilitaire en stationnement, moi, dans mon élan, je ne pus m'arrêter avant de percuter, de la tête et de l'épaule, un muret en béton destiné à empêcher les véhicules de se garer.

Je ressentis une vive douleur au niveau de la clavicule. Je me relevai péniblement en espérant qu'elle ne soit pas fracturée. Le chauffard n'avait rien vu et était déjà loin. Deux ou trois passants s'étaient approchés. Un vieux me demanda si j'allais bien. Je l'arrêtai net lorsqu'il me proposa d'appeler des secours. Malgré la douleur, je relevai la moto. Elle était globalement intacte. Le côté gauche, de la fourche jusqu'à la selle, était profondément rayé et le garde boue s'était brisé en deux, mais elle semblait en état de rouler. De fait, elle démarra au premier tour de clef.

Furieux, je me remis en route sous les regards suspicieux des témoins de ma cascade. Heureusement, le quai n'était plus très loin et, à petite vitesse, j'atteignis le *Trente-six* sans nouvelle catastrophe. Je garai la BMW bien décidé, cette fois, à ne pas la reprendre avant le prochain rayon de soleil.

Je n'avais le temps de rien, cavalant pour tout, et j'allais être bon pour perdre la moitié de l'après-midi à me faire radiographier. Je ne décolérais pas. Dans la glace des toilettes, j'examinai la base de mon cou. Mon épaule était douloureuse mais je ne pensais pas m'être cassé quoi que ce soit. Néanmoins, je jugeai plus sage de faire confirmer mon diagnostic. En quête d'une voiture banalisée, je réussis à réquisitionner, non sans difficultés, une Renault *Laguna* en bout de course mais plus spacieuse que les autres modèles disponibles. Au volant de celle-ci, j'avais des chances de pouvoir m'installer correctement. Ce contretemps m'avait contraint à décaler la plupart de mes rendez-vous. Foutue pour foutue, je décidai de sacrifier l'après-midi et de ne pas traîner.

Je ressortis de l'hôpital rassuré. J'en serais quitte pour un bel hématome. Je m'installai dans un café pour faire le point. J'essayai de joindre Marceau mais son téléphone sonnait dans le vide et me basculait obstinément sur sa messagerie. Je contactai aussitôt Paletier. Il me confirma qu'Antoine avait déjà levé le camp et qu'il ignorait où il se trouvait. Il m'apprit que l'enquête de voisinage et les premières recherches effectuées du côté de la camionnette n'avaient rien donné. Je l'arrêtai avant qu'il ne se lance dans le récit détaillé de sa visite chez les Moreau. Mon portable criait famine et, compte tenu de l'heure, je décidai de tout remettre en bloc au lendemain. Je pris encore le temps d'appeler le garage, pour la moto, avant de partir pour de bon. J'étais impatient d'aller rejoindre Sabine pour la soirée et d'oublier, en sa compagnie, cette fin de journée laborieuse.

Je l'avais rencontrée quatre mois plus tôt lors d'un dîner-traquenard organisé par ma sœur. Lucie tentait régulièrement de me jeter dans les griffes de l'une ou l'autre de ses copines célibataires. Elle trouvait anormal qu'à quarante ans je ne sois pas en main, rangé, casé, marié et père de famille. Ce soir-là, à sa grande déception, je n'avais pas flashé sur sa candidate mais sur la femme de l'un de ses collègues également invitée.

Sabine et moi, nous nous fréquentions depuis. Son mariage battait de l'aile depuis des mois et elle avait, comme son mari, repris sa

liberté sexuelle. Ils ne se cachèrent plus leurs aventures extra-conjugales, continuant à vivre sous le même toit dans l'unique but de préserver un minimum de stabilité psychologique à leurs deux enfants encore en bas âge.

Je venais souvent la retrouver à son travail, une grosse boîte dont elle dirigeait le service comptabilité et à deux pas duquel elle possédait un petit appartement jusque-là occupé par sa fille aînée. Elle l'avait eu très jeune d'un autre homme et la gamine, en délicatesse avec son beau-père, était partie poursuivre ses études supérieures à l'étranger. Devenu sa garçonnière, il était parfait pour nos rendez-vous crapuleux. Elle m'avait d'ailleurs proposé de m'y installer mais j'avais refusé, par principe.

Le temps de trouver une place pour garer la voiture, j'étais encore en avance et je tentai une nouvelle fois d'avoir Marceau, avant de laisser tomber pour de bon, l'autonomie de ma batterie ne tenant plus qu'à un fil. Je me résolus à lui laisser un message et lui proposai de nous retrouver pour prendre le petit-déjeuner ensemble place Dauphine, avant d'attaquer, histoire de discuter de choses et d'autres. Je rangeai le téléphone dans ma poche à la fois irrité et inquiet. J'essayai de me raisonner en me disant qu'après tout il avait peut-être, lui aussi, profité de la soirée pour sortir s'amuser. J'espérais que cela ne soit pas dans l'un de ses bars habituels pour se saouler à mort avant de finir la nuit dans un caniveau.

J'aperçus la silhouette de Sabine. Évidemment, elle cherchait un gros sur une moto. Je m'extirpai de la voiture, en évitant de solliciter mon épaule endolorie, et lui fis signe.

Nous passâmes ensemble une soirée et une nuit délicieuses à tout point de vue. Je n'imaginai pas que le réveil puisse être aussi cruel et douloureux.

Signé K

Je décidai de laisser Sabine dormir et je m'éclipsai de chez elle sur la pointe des pieds. Mon téléphone s'était éteint durant la nuit, définitivement à cours de batterie. Impossible de savoir si Antoine avait eu mon message. Il était assez tôt pour que je fasse un crochet jusqu'à mon appartement pour me changer. Je pris au passage le chargeur *ad hoc* avec l'adaptateur prévu pour un allume-cigare. Par chance, celui de la *Laguna* fonctionnait mais il fallait toujours un temps fou pour que le téléphone daigne se rallumer.

Je me garai sur une place libre à l'entrée de la place Dauphine et entrai dans le café-restaurant où nous avons nos habitudes. Il n'y était pas. Je bus un grand crème au bar en espérant sa venue. Au bout de vingt minutes d'attente, passées à lire le journal en diagonale, je payai et gagnai le *Trente-six*, mécontent. A l'extérieur, il crachinait mollement.

A mon arrivée, les regards croisés auraient dû m'alerter. Le silence aussi. Pourtant, absorbé par mes pensées, je montai l'escalier sans rien remarquer. Le commissaire Patrick Placentin, en conversation avec l'un de nos hommes, s'arrêta lorsqu'il me vit et descendit à ma rencontre. J'allais bientôt comprendre la raison des visages fermés autour de nous.

— Marceau est mort.

Ces trois mots m'assommèrent. Non pas un coup venu de l'extérieur comme hier, sur le trottoir. Pas un choc classique, transmis nerveusement jusqu'à la moelle épinière puis au cerveau pour y être interprété douloureusement, mais un ébranlement intérieur, simultané et généralisé. Je restai pendant ce laps de temps comme déconnecté de l'instant présent, hors de la réalité. L'expression de mon visage devait être suffisamment inquiétant pour que Placentin me demande si je me sentais bien.

— Comment est-ce arrivé ? lui demandai-je enfin, tout en lui serrant exagérément le bras.

— Il... Il s'est tiré une balle dans la bouche.

Je desserrai l'étreinte. Lui me prit par la main, comme si j'étais un gosse, pour m'indiquer la direction du bureau de Martens, le directeur de notre brigade.

Je m'assis dans un fauteuil en face de son bureau. Mes larmes s'étaient mises à couler toute seules. Je ne savais plus depuis combien de temps je n'avais plus pleuré. J'avais croisé la mort un nombre incalculable de fois mais jamais celle de l'un de mes proches. Antoine était le premier. Je les essuyai d'un revers de la main. Philippe Martens ne me quittait pas des yeux tout en réalisant des figures de plus en plus élaborées, agaçantes, avec son stylo à plume.

— On l'a trouvé chez lui, il y a moins d'une heure. Sa femme... Elle nous a aussitôt prévenus. Il s'est foutu en l'air avec son arme de service.

Il ajouta à voix basse :

— Il est mort sur le coup. Il a fait ça hier, dans la soirée.

— Hier soir, murmurai-je.

A peu près à l'heure à laquelle je l'avais appelé. Pendant que j'étais au restaurant avec Sabine.

— Rien à signaler de particulier, justement, hier ? me demanda-t-il, en reposant enfin son Pakerman voltigeur sur son bureau.

— Non, non. Il semblait fatigué. Sans plus. Rien de spécial.

Bien sûr, je songeai en même temps à notre conversation de la veille, à son étonnant refus de poursuivre l'enquête sur les gamins morts. Spontanément, je gardai l'information pour moi.

— Je veux aller chez lui. Tout de suite, dis-je en me levant brusquement.

Martens et Placentin se regardèrent, surpris.

— Je m'occupe de prévenir tout le monde ici, dit Placentin. Son second, Yvan Paletier, est sur place à son domicile.

Sans attendre davantage, je quittai le bureau et descendis les marches quatre à quatre, comme si je partais en retard à un rendez-vous. En sortant, j'entendis la voix de Dalibert derrière moi.

— Commissaire... Vous voulez que je vous emmène ?

Je devais décidément avoir l'air d'être totalement à côté de mes pompes. Je secouai la tête négativement.

— Merci. C'est gentil. J'ai une bagnole. J'y vais seul.

Je n'avais que cette idée en tête, comme si aller là-bas pouvait changer quelque chose. Je roulai sans aucune prudence et posai la voiture en vrac sur le trottoir en bas de chez lui. Je croisai la concierge en conversation avec l'une de ses voisines. Elles s'arrêtèrent de parler en me voyant. L'immeuble était petit. Il y vivait depuis un paquet d'années et connaissait tout le monde dans le quartier. La nouvelle avait eu le temps de faire le tour des commères. Une boule au ventre, je poussai lentement la porte entrouverte de l'appartement.

Stéphanie, assise dans le canapé, se leva en me voyant. Je la pris dans mes bras. Derrière elle, je ne regardais que la porte du petit bureau du fond. Je savais d'instinct que cela s'était passé là. En m'avançant, je remarquai le tapis, déplacé. Et la tache rouge sur sol.

— J'étais en déplacement en province. Hier, je n'avais pas réussi à l'avoir au téléphone. En rentrant ce matin... je l'ai trouvé par terre. Il y avait du sang partout. C'était horrible.

Je ne l'écoutais plus et m'avançai. On l'avait enlevé mais je l'imaginai, étendu là, sans vie. Sur le bureau, son arme avait été enveloppée dans une pochette plastifiée. Paletier se crût obligé de me faire le topo, inutile.

— La porte, selon les dires de Madame, était fermée à clef. Aucune trace d'effraction. La position du corps, les traces de poudre, la trajectoire de la balle... Tragiquement simple.

— Rien d'écrit, pas de lettre ?

— Non. Absolument rien. Tout était parfaitement rangé. J'ai fait la poubelle, les tiroirs aussi et le reste de l'apart'.

Un départ sans adieux. Je m'arrêtai devant une photo de nous deux, encadrée, exposée sur une étagère. Je le soulevais sur mes épaules, nous riions tous les deux aux éclats. Elle avait été prise lors de son mariage. J'eus soudain la nausée.

— C'est fini ? demandais-je en agrippant la poignée de la fenêtre. Il hésita avant de me répondre.

— Oui.

Je l'ouvris en grand malgré la pluie et respirai l'air frais. Paletier s'était planté devant la bibliothèque.

— Je ne savais pas qu'il lisait autant, le commandant.

— Les livres sont... étaient sa passion.

Dalibert prit le revolver d'Antoine, salua Stéphanie et nous laissa en tête à tête. Mais, elle s'était levée et avait enfilé son manteau.

— Luc... Je dois absolument y aller. Je...

— Ah, répondis-je, étonné. Et bien... De toute façon, le commandant en a terminé. Nous n'avons plus rien à faire ici. Il t'expliquera plus tard... Pour la suite.

Je ne savais plus quoi lui dire. Je me sentais comme perdu, confus.

— Je repasserai te voir dans la journée.

— Ce soir plutôt ?

— Ce soir, si tu veux. Je te rappelle avant, de toute façon.

Je l'embrassai, gêné, hésitant à la serrer dans mes bras. J'étais également pressé de sortir. En traversant la cour de l'immeuble, je balançai un grand coup de pied dans un carton laissé là, au milieu des poubelles, et envoyai valser son contenu. Je remontai dans la voiture et même si je ne fumais que rarement le matin, par principe, je sortis un cigare de ma poche. J'étais à présent en colère. Furieux contre lui. Et contre moi. Tellement désolé de ne pas avoir écouté mon intuition, de ne pas l'avoir entendu lui, d'être passé à côté de son désarroi et de ne pas l'avoir rattrapé avant le grand saut.

Je démarrai la rage au ventre. Ce foutu téléphone avait enfin daigné se rallumer. Cette cochonnerie d'électronique passait pratiquement plus de temps sur son chargeur qu'en état de marche dans ma poche. Tout en roulant, je le décrochai de son fil et consultai nerveusement les appels. Il n'y en avait pas. De messages non plus. Je ressentis une véritable douleur au ventre en réalisant qu'Antoine était parti sans même me laisser un dernier mot. Incapable de me dominer, je jetai le mobile dans l'habitacle. J'avais envie de hurler.

Je m'arrêtai sur la première place venue et m'effondrai sur le volant. Je restai ainsi pendant de longues minutes puis, n'y tenant plus, j'ouvris la porte pour vomir dans le caniveau. L'émotion et le cigare m'avaient retourné l'estomac. Je récupérai lentement, adossé à la voiture, douché par la pluie. Les idées se bouscuaient dans ma tête mélangées aux images d'Antoine. Je n'avais pas le courage d'appeler Gustave. Je le ferais plus tard si on ne l'avait pas prévenu avant. La tension un peu retombée, je me remis en route.

Philippe Martens avait réuni tout le monde et tenté de trouver les mots. Il avait eu le bon réflexe, à mon sens, en désamorçant immédiatement les mauvaises pensées toujours promptes à ressurgir sur notre métier et ses difficultés. Il avait présenté le geste du commandant Marceau comme un acte éminemment intime et complexe, devant être respecté en tant quel et à ne surtout pas juger sans en connaître le contexte exact. Il avait clairement évoqué les difficultés liées à sa vie personnelle. Je n'en étais pas choqué et comprenais très bien pourquoi il le faisait. Il ne tenait pas à ce qu'il devienne un nouveau martyr, auto-sacrifié sur l'autel de la Force Publique mal-aimée. Moi non plus.

Je tournai comme un lion en cage dans mon bureau toute la matinée en tentant de me remettre au travail. Je brassais essentiellement de l'air, inefficace au possible. Finalement, je laissai tout en plan et me décidai à appeler Gontier. Il n'était pas à l'institut et son téléphone portable ne répondait pas. Décidément...

Midi approchait et je n'avais absolument pas envie d'avaler quoique soit. Je m'apprêtais à me faire couler un nouveau café lorsque Yvan Paletier et Stéphane Dalibert déboulèrent dans mon bureau.

— Nous venons d'être prévenus. Une scène de crime dans un squat de Montreuil. Une victime. C'est assez spécial. D'après ce que j'ai compris, le type a été torturé...

Je saisis l'occasion de me changer les idées.

— Je vous accompagne.

Dans le couloir, en passant devant le bureau de Marceau, je ne pus m'empêcher de marquer un temps d'arrêt. La porte était grande ouverte et deux types inconnus au bataillon farfouillaient manifestement dans ses affaires. Prêt à entrer et à leur demander des explications, je me ravisai finalement et fis un signe à Dalibert.

— Attendez-moi en bas. J'arrive.

Je fonçai coudes au corps dans le bureau de Martens.

— L'IGPN ?

— Oui. Vous le savez, il s'agit de la procédure habituelle. Je sais que cela peut paraître excessif mais je n'y peux rien. Ils veulent s'assurer que le suicide du commandant Marceau n'a rien à voir avec une

affaire ou des agissements douteux.

— De là à retourner son bureau, il y a des limites.

— Ecoutez, Ybom, cela ne me plaît pas plus qu'à vous. Ils font leur boulot, rien de plus. Plus vite ils auront fini, plus vite nous en serons débarrassés. Vous serez peut-être obligé de répondre à leurs questions. Vous me rendriez service en coopérant.

Je toisai Martens. Lui ne me quittait pas des yeux.

— Vous avez raison, finis-je par dire.

Je retrouvai Paletier et Dalibert dans la cour. Mon énervement devait être visible.

— Un problème ? me demanda Dalibert.

— Oui et non. Les bœuf-carottes de passage, pour Marceau. Comme si ce n'était pas suffisant. Allez, on décolle.

Nous fîmes la route en discutant de l'affaire, en évitant soigneusement de parler davantage du suicide. Nous nous rendions dans une zone située sur la commune de Levallois-Perret. Derrière un ensemble de logements sociaux flambant neufs, des vieux blocs HLM vidés de leurs occupants attendaient qu'on les rase. Nous nous attendions à débarquer au milieu d'un terrain désertique jonché de décombres, comme l'autre matin à Montrouge. Étonnement, nous arrivâmes en vue d'un immense parc planté d'arbres magnifiques. Paletier s'engagea dans une allée bordée de platanes au bout de laquelle nous aperçûmes le clignotement bleuté d'un rassemblement de gyrophares. Il y avait déjà du monde.

Aussitôt sorti de la voiture, je me présentai. Le capitaine Daniel Fournier, du commissariat de Levallois, vint à ma rencontre. De même que Stéphane Ziff, le substitut du procureur. C'est lui qui avait aussitôt saisi la Brigade Criminelle de l'enquête. Ils nous précédèrent dans l'immeuble. L'endroit était silencieux et le bruit de nos pas y résonnait. Je m'aperçus que l'on avait retiré toutes les portes des appartements.

— *Pour éviter que des occupants indésirables ne viennent s'y planquer,* pensais-je.

La plupart des logements avaient été vidés. Dans certains, les meubles avaient été abandonnés comme si les habitants avaient été

contraints de fuir précipitamment en laissant tout en plan derrière eux. Sur notre passage, les autres policiers et les secouristes s'écartèrent en formant une haie d'honneur. Je me faisais l'effet d'un explorateur progressant dans une sorte de sanctuaire, ou de blockhaus, oublié au fin fond d'une forêt.

— C'est au second, annonça le capitaine Fournier en ouvrant la marche.

Comme les ascenseurs avaient été mis hors service, nous empruntâmes les escaliers. Le toit devait être dans un état pitoyable car, partout, les traces d'infiltrations étaient nombreuses. Si l'immeuble vu de l'extérieur faisait encore bonne figure, il se délitait de l'intérieur. Au dernier étage, nous entrâmes dans un appartement lui aussi ouvert aux quatre vents, au sens figuré comme au sens propre, car par les fenêtres cassées l'air s'engouffrait par rafales. Fournier me montra du doigt une pièce au fond.

— C'est là bas que ça se passe, me dit-il. Je vous préviens, c'est... spécial !

Sur mes gardes et m'attendant au pire, j'entrai le premier. La scène que je découvris n'avait effectivement rien de banal. Contre le mur, tendu d'un drap noir, des palettes de chantier avaient été empilées pour former une estrade. Tout autour de cette scène de fortune, des bougies, plus exactement des cierges en bout de course, brûlaient encore. Au milieu, un sapin de bonne taille avait été dressé, assez joliment décoré de boules et de guirlandes. Sur le côté, une crèche avait aussi été installée. Des flocons de papier évoquant la neige recouvraient le sol tout autour.

La vedette du tableau se trouvait au premier plan, agenouillée sur une large feuille de métal bosselée aux bords arrondis. L'homme était nu, le corps badigeonné d'un épais liquide de couleur brune. Par larges plaques, sa peau était noircie, charbonneuse. Son visage figé, le crâne rasé, me regardait, les yeux exorbités. Une pomme avait été introduite dans sa bouche grande ouverte et des touffes de ce qui me semblait être des feuilles de persil et de basilic dépassaient de ses oreilles et de ses narines.

Je tournai lentement autour de lui. Ses fesses étaient relevées et ses bras fermement serrés le long de ses jambes par de la cordelette

blanche, genre ficelle à rôti. On lui avait coupé les mains et les pieds et les os de chaque extrémité avaient été dégagés, nettoyés des chairs les entourant et manchonnés avec du papier d'aluminium.

— Une volaille ! murmurai-je en réalisant soudain à quoi me faisait penser la posture absurde du malheureux ainsi dressé, comme on a coutume de dire dans le milieu de la gastronomie, sur le rectangle d'aluminium martelé, version géante d'un plateau de service.

Je me retournai vers le substitut et le capitaine Fournier. Paletier et Dalibert regardaient la victime, tous deux atterrés. Ce fut au tour de Ziff de prendre la parole.

— La majeure partie de son épiderme a probablement été passée au chalumeau.

J'avais déjà reconnu l'étrange parfum qui accompagnait l'odeur entêtante des chairs et du sang brûlés, celle de l'alcool avec lequel on avait flambé le malheureux. Je continuai mon inspection et me penchai au-dessus d'une large bassine en cuivre remplie d'un épais liquide rougeâtre puant la vinasse, dans lequel surnageaient des morceaux de graisse en compagnie d'un peu ragoûtant hachis fait de légumes et de condiments.

Je passai derrière la victime.

— Nom de dieu !

Pour finir, on lui avait cousu l'anus avec le même fil qui l'enserrait déjà. En dessous, son ventre était tendu, prêt à exploser. Le reste de son corps n'était pas celui d'un obèse, je parlais en connaissance de cause. L'homme avait été gavé comme une oie, farci à ras bord – probablement avec la mixture contenue dans le récipient – et on avait soigneusement obturé l'orifice par lequel il avait été rempli.

— Qui l'a découvert ? demandais-je.

— On ne sait pas. Le commissariat a été prévenu par un coup de téléphone anonyme. Il y avait ce papier, là, accroché à la tenture.

Je me rapprochai de la feuille agrafée au tissu. Il s'agissait d'un dessin, plutôt bien fait. Il représentait assez précisément la scène que nous avions sous les yeux, tout à fait comme s'il s'agissait d'un croquis préparatoire. En dessous, dépassait une seconde page. Je mandai à l'un des policiers, équipé de gants, de venir me la détacher. Le temps de la photocopier, il me la présenta. Au recto, un texte

avait été rédigé à la main, d'une écriture très lisible. Il commençait par ces mots : "*Il étaient trois petits enfants...*" .

— *Une comptine*, me dis-je, qui me rappelait de lointains et vagues souvenirs de gamin.

Les deux documents étaient signés de la même manière, d'un paraphe fait à l'encre rouge, dont le tracé représentait sans doute possible la lettre K.

Je rejoignis Stéphane Ziff sur le palier tandis que Dalibert dirigeait de près l'état des lieux.

— C'est la première fois que je vois une chose pareille, me dit-il, manifestement secoué.

— Moi aussi, même si j'en ai déjà connu des gratinées...

Je m'adressai à Fournier.

— Vous avez étendu le périmètre de sécurité à tout l'immeuble ?

— Oui. Nous avons même bloqué l'accès au parc tout autour. Mais il y a le squat...

— Le squat ?

— Oui, dans le Bloc A, celui situé de l'autre côté. Ici nous sommes au Bloc C. Une soixantaine de SDF a trouvé refuge là l'hiver dernier. C'est également, accessoirement, le repère des petites frappes de la cité. Nous allons avoir du mal à les contrôler.

Ziff le coupa.

— C'est pourtant indispensable. Mettez les hommes en nombre nécessaire.

Paletier sortit son téléphone.

— C'est pour moi ! J'appelle les renforts nécessaires et on investit le bloc en question.

Je le regardai en souriant. Il ne pouvait s'empêcher de jouer au shérif dès que l'occasion se présentait. Le substitut m'attira à l'écart.

— J'envisage de confier le dossier au juge Rodon. Je sais que vous avez l'habitude de travailler ensemble.

— *Et, merde !*

Je ne me forçai pas pour cacher mon peu d'enthousiasme à l'idée d'avoir encore une fois Rodon sur le dos. Il devenait décidément ma bête noire.

— Nous travaillons déjà avec lui sur de grosses affaires. Sans

doute serait-il préférable d'envisager un autre magistrat pour l'ins-truction de celle-ci ?

— Pourquoi pas ? J'irais en discuter avec l'intéressé, dit-il en ajustant son imperméable. Commissaire, je dois vous laisser...

Le démontage méticuleux de la crèche et du sapin était en cours. Dalibert me confirma ce que j'avais déjà observé.

— Nous en avons encore pour un bon moment.

Aussitôt, je stoppai Ziff dans son élan.

— Vous retournez tout de suite au Palais ? Vous pouvez me rame-ner ?

— Oui, bien sûr, commissaire. Volontiers.

Je donnais mes consignes à Dalibert et fis signe à Paletier.

— Tu es au courant ? Je dois témoigner en début d'après-midi pour l'affaire Maltuis...

Il baissa les yeux comme un gamin, parfaitement au courant de ses bêtises.

Je suivis le substitut jusqu'à son véhicule et m'installai à ses côtés. Il démarra et traversa le parc à faible allure en direction de la sortie. Au passage, j'observai le fameux Bloc A, autrement dit le squat.

Il devait se situer à six cents mètres environ de celui que nous quittions et, en cette saison, la masse des arbres et des buissons en feuilles les isolaient visuellement l'un de l'autre. Vu de l'extérieur, tout semblait calme comme si l'endroit était inoccupé. Des voitures de police s'étaient postées devant l'entrée principale de l'immeuble et des hommes en tenue en contrôlaient les abords. L'ensemble paraissait moins dégradé que son jumeau. Pourtant, la plupart des balcons et des baies vitrées avaient été démolis. Jusqu'au toit, des tags décoraient la façade, au pied de laquelle avait été balancé le contenu des appartements. Il y avait des meubles fracassés, des matelas, des machines à laver, des frigos et des carcasses brûlées.

Ziff se présenta au groupe d'hommes posté devant la sortie et nous quittâmes cette zone improbable, ruines sordides perdues au milieu d'un bel écrin de verdure.

J'écoutai d'une oreille inattentive ce que le substitut me racon-tait. Un bavard loquace pour deux. Je pensais d'abord et toujours à Antoine et aussi au spectacle horriblement fascinant de cet homme,

cuisiné comme un chapon, en me demandant dans les pattes de quel cinglé il était tombé. Ce qu'il lui avait infligé était d'une cruauté totale, d'un sadisme consommé, à vomir. Je trouvais que Ziff tenait plutôt bien le choc. J'en connaissais de bien plus costauds qui auraient tourné de l'œil pour moins que cela. Il y avait dans cette mise en scène, d'un raffinement et d'une complexité inhabituelle, une volonté d'humiliation *post mortem* évidente. Je me demandai bien à quel moment avait eu lieu la mise à mort, si ce malheureux avait eu à subir tous ces supplices de son vivant ou si son bourreau l'avait exécuté avant.

Je tortillai mes sombres idées dans tous les sens, indifférent aux tentatives de mon conducteur pour sympathiser. Je n'essayai même pas de le dissuader de confier ce nouveau dossier à Rodon.

De retour au *Trente-six*, je me plongeai dans le boulot, passai l'heure du déjeuner sans rien avaler, à potasser, et me présentai comme prévu pour témoigner dans l'affaire Maltuis, concentré sur ce que je voulais dire.

Je le savais, la défense comptait exploiter la bévue de Paletier. Je m'appliquai à répondre sans hésitation et le plus précisément possible sur le déroulement de notre intervention, tout en minimisant systématiquement la responsabilité d'Yvan dans notre dérapage.

Il ne devait pas être arrivé dans nos rangs depuis plus de quinze jours. Toute la Brigade se trouvait alors sur la brèche, à la veille d'une vaste opération soigneusement préparée depuis des semaines : l'arrestation d'une bande de truands patentés planquée dans une ferme isolée au cœur de la Beauce. Au tout dernier moment, nous avions eu une information susceptible de compromettre notre stratégie. Francis Maltuis, un caïd fiché au grand banditisme, venait tout juste de débarquer en compagnie de ses habitués acolytes pour se joindre à nos cibles. Malgré ce changement de taille, décision fut prise de continuer avec le renfort de la BRI, déjà sur les talons de Maltuis. Je n'avais pas été spécialement emballé par cette perspective, mais je m'étais finalement rangé derrière ce choix. Personne n'avait eu envie de lâcher le morceau après autant de travail.

L'inévitable se produisit avec Maltuis, un client très dangereux et particulièrement agité de la gâchette. Ce jour là, armé comme un

porte-avion, il n'avait pas hésité à ouvrir le feu sur tout ce qui remuait autour de l'exploitation, de préférence vêtu d'un uniforme, blessant grièvement trois de nos hommes. Le réflexe de Paletier avait été logique et compréhensible quoiqu'assez excessif. En vidant la quasi-totalité de son chargeur dans le ventre de Maltuis et en logeant sa dernière balle entre les yeux de son bras droit, il avait manqué de discernement et on avait immédiatement taxé sa performance de règlement de compte. Une journaliste bien renseignée avait lâché le morceau et comme nous en avions malheureusement l'habitude, les flics, la Brigade en particulier, la police judiciaire en général, furent entraînés dans la boue.

Je ressortis de la salle confiant, avec le sentiment que mon point de vue réhabilitait notre action. Cette petite séance de questions-réponses m'avait épuisé.

De retour à la boîte, j'appris que Ziff avait effectivement, et comme je le craignais, confié l'instruction du meurtre de Levallois à Jean-Louis Rodon. Sur place, le nettoyage était enfin terminé et la victime envoyée à l'institut.

Je pris sur le bureau de Dalibert les copies du dessin et de la lettre trouvés sur place. Le tueur possédait un joli coup de crayon et avait manifestement tout prévu dans les moindres détails, le décorum comme les supplices. Quant au texte, il s'agissait effectivement d'une comptine. Celui qui l'avait rédigé, l'avait traité comme un seul et unique bloc de texte, sans tenir compte des couplets ou du refrain. Il les avait collés les uns à la suite des autres, ce qui donnait ceci :

“Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs. Tant sont allés tant sont venus, Que sur le soir se sont perdus. S'en sont allés chez le boucher : Boucher voudrais-tu nous loger? Ils étaient trois petits enfants. Qui s'en allaient glaner aux champs. Entrez, entrez petits enfants. Il y a d'la place assurément. Ils n'étaient pas sitôt entrés, que le boucher les a tués. Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs. Saint Nicolas au bout d'sept ans vint à passer dedans ce champ, alla frapper chez le boucher : Boucher voudrais-tu me loger ? Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs. Entrez, entrez, Saint Nicolas, il y a d'la place, il n'en manqué pas. Il n'était pas sitôt entré qu'il a demandé à souper. Ils étaient trois petits enfants qui s'en

allaient glaner aux champs. On lui apporte du jambon. Il n'en veut pas, il n'est pas bon. On lui apporte du rôti. Il n'en veut pas il n'est pas cuit. Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs. Du p'tit salé je veux avoir, qu'il y a sept ans qu'est au saloir. Quand le boucher entendit ça, bien vivement il se sauva. Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs. Petits enfants qui dormez là, je suis le grand Saint Nicolas. Le grand saint étendit trois doigts, Les trois enfants ressuscita. Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs. Le premier dit : j'ai bien dormi. Le second dit : Et moi aussi. A ajouté le plus petit : je croyais être en paradis. Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs.”

Je la relus plusieurs fois en essayant de comprendre pourquoi le tueur avait laissé une chanson pour enfants sur la scène d'un crime aussi choquant. Il – spontanément je songeais à un homme – voulait qu'on la trouve et nous adresser un message. Dans l'immédiat, sans éléments, je n'imaginai pas en quoi Saint-Nicolas ou le personnage du boucher nous parlait de la victime et justifiait ce qu'on lui avait fait. De la même façon, je ne m'expliquais pas encore la multiplication des références faites à Noël.

J'étais aussi intrigué par le curieux signe, ajouté tel un paragraphe, sous la comptine et sur chacun des deux croquis. Contrairement au texte et au dessin, pour lesquels on avait utilisé de l'encre noire, son tracé était presque pourpre, beaucoup plus épais, et je supposai qu'il avait pu être réalisé non pas avec un stylo mais plutôt avec une plume trempée dans du sang. Spontanément, j'avais reconnu la lettre “K” écrite en majuscule. Je ne voyais toujours pas ce que cela pouvait être d'autre. Ni une croix mal dessinée, ni une flèche tordue. Sur sa droite, la supposée signature était curieusement accompagnée de six petites taches de même couleur écarlate. Elles n'étaient pas là par le hasard – rarement innocent – d'un geste trop approximatif. Je les retrouvai à l'identique sur chacune des feuilles, régulièrement espacées et alignées sur une même ligne. J'en conclus qu'il devait s'agir de six points placés là intentionnellement.

K

J'avais entre les mains un élément potentiellement intéressant mais encore fallait-il être capable de comprendre ce qu'il voulait dire. Et dans l'immédiat, je n'en avais pas la moindre idée.

Je reposai les documents. Fatigué et toujours aussi triste, je n'avais plus envie de faire l'effort de me concentrer pour ne pas ruminer la mort de mon ami. Je contenais mon émotion depuis le matin. Je la laissai de nouveau me submerger et me levai pour aller me poster devant la fenêtre. Le front collé sur le carreau, je regardai la pluie couler comme mes larmes. Je n'étais pas croyant, tout juste agnostique pour me laisser une échappatoire. Antoine était mort, un point c'était tout. Commettre l'irréparable... Elle me rendait littéralement malade cette impossibilité de revenir en arrière et de changer le cours des choses. J'aurais tellement voulu avoir tort pour pouvoir le faire revenir.

— *Chierie de destin !*

Je n'avais même pas rappelé Gontier. Je composai le numéro de l'institut. On me donna l'explication de son silence : il était retenu à Rouen pour une expertise. J'hésitai à le déranger sur son portable. Et lorsque je me décidai finalement, je tombai directement sur sa messagerie. La première fois, je demeurai bêtement silencieux avant de raccrocher. La seconde, je lui demandai de me rappeler dès qu'il le pourrait. Je cherchai ensuite le numéro de Stéphanie Marceau, mais je m'aperçus que je n'avais que celui du mobile d'Antoine et de la ligne fixe de leur appartement parisien. Elle s'y trouvait justement et me dit que je pouvais venir quand je le voulais. Je lui proposai de passer vers 20 heures. Ça me laissait encore deux bonnes heures pour expédier une multitude de petites tâches en souffrance, celles ne nécessitant qu'un minimum d'attention, le maximum dont j'étais capable. Je fixai avec Stéphane Dalibert, au lendemain matin, à 9 heures, une réunion avec le groupe au grand complet tout en lui demandant de faire en sorte d'être là, avec Yvan Paletier, une demi-heure plus tôt.

En quittant le quai, je passai devant le bureau d'Antoine. Les deux morbacs de l'IGPN n'y étaient plus. Ils avaient tout retourné et on avait commencé à mettre ses affaires de côté. Demain, il serait vide, disponible pour son successeur.

Stéphanie me fit entrer. L'appartement sentait l'encens et elle écoutait du Mahler, la *4ème Symphonie* crus-je reconnaître. Antoine n'aimait que la musique classique et particulièrement celle de l'ami Gustav. Une de nos rares divergences de goût. Moi, j'avais plutôt formé mon oreille au son du Velvet Underground et des Clashes. Elle me proposa de partager la pizza qu'elle venait de commander et la bouteille de bordeaux posée sur la table.

— Comment vas-tu ? lui demandai-je en lui prenant le tire-bouchon des mains, en observant son visage fatigué.

Elle se força à me sourire.

— Aussi bien que possible. Je vais avoir quarante ans dans quinze jours. Je n'imaginai pas les fêter ainsi.

Je l'observai tout en remplissant nos verres. Elle me semblait triste, mais calme. Résignée.

— Tu sais Luc, entre Antoine et moi ce n'était plus le grand amour des premières années.

Elle fixa ses yeux rougis dans les miens. Je lui tendis son verre.

— Il avait beaucoup changé. Je ne suis pas sûre qu'il ait jamais été heureux. Son pessimisme sur la vie en général, la sienne en particulier, était devenu un poids pour nous deux. Son métier pesait pour beaucoup dans son état psychologique. Antoine était un bon flic mais sensible. Trop fragile pour endurer de façon quasi permanente la souffrance et la mort des autres. Il ne comprenait plus la violence et le malheur auxquels vous êtes quotidiennement confrontés. C'est en grande partie pour s'en échapper qu'il s'était mis à boire plus que de raison.

Je me sentis soudain stupide avec mon verre à la main et le posai sur la table. Je sentais qu'elle avait envie de parler aussi la laissai-je continuer à s'épancher.

— Je m'en veux de ne pas être parvenue à le changer, de ne pas avoir réussi à l'aider à envisager une existence plus heureuse.

Elle fit tourner son vin dans la lumière.

— Il ne voyait que la coupe à moitié vide, jamais à demi-remplie. Je lui ai accordé énormément d'attention mais rien n'y a fait. J'ai le sentiment amer d'avoir totalement échoué. Je crois pourtant qu'il m'aimait réellement mais ce n'était pas suffisant pour le retenir.

Elle cessa de parler, un instant, le temps d'essuyer ses larmes d'un geste rapide.

— Peut-être que si nous avions eu des enfants...

— Vous aviez envisagé de vous séparer ?

Elle me regarda à nouveau intensément.

— Nous étions séparés. Je vis seule depuis un mois, chez mes parents, à Tours.

Je tombais des nues. J'ignorais totalement cette décision.

— Antoine n'a jamais supporté que nous quittions Paris pour aller vivre en province. Il était content pour moi, pour mon travail, mais n'a jamais réussi à s'adapter. Ce furent cinq années très dures durant lesquelles nous nous sommes irrémédiablement éloignés l'un de l'autre. De cette sombre période datent ses premiers excès de boisson. Lorsque j'ai eu l'opportunité de prendre un nouveau poste sur Paris, j'ai pensé naïvement que tout reviendrait comme avant. Mais il était déjà bien trop tard. Le mal était déjà fait et il n'a, au contraire, jamais cessé de s'enfoncer.

Je savais qu'il avait la malchance d'être atteint de stérilité. Avec lui, elle avait dû faire une croix sur son désir d'enfant.

— Et votre projet d'adoption ?

— Tombé à l'eau quand Antoine a sombré dans le pastis. Il n'était pas question de confier un gamin à un alcoolique. Inutile de te dire quelle fut sa culpabilité. Nous avons vécu les pires semaines de notre couple. A partir de ce moment-là, il a véritablement coulé à pic.

La sonnette l'interrompt. Tandis qu'elle réceptionnait la napolitaine, je remplis en douce mon verre. Je ne me sentais pas à l'aise. Ses confidences me perturbaient. Elle posa devant moi une assiette avec trois bon quarts de la pizza.

— Vas-y, sers-toi largement, je n'ai pas très faim.

— Il ne m'a rien dit de tout cela.

— Cela ne m'étonne qu'à moitié. Ces derniers temps, il ne parlait plus à personne.

Elle se mit soudain à pleurer pour de bon.

— Je... Je crois que je l'ai achevé en lui annonçant mon intention de le quitter.

Je la pris dans mes bras. Elle demeura ainsi un moment blottie

contre moi, en sanglotant. Le disque s'arrêta dans un claquement. Nos assiettes étaient froides.

— Excuse-moi, Luc. Je ne sais plus où j'habite, c'est le cas de le dire. Je suis épuisée.

Je me levai, rangeai le 45 tours dans sa pochette et pris les deux parts de pizza pour les réchauffer dans le micro-ondes. En attendant, elle s'était rallumée une cigarette. Elle fumait trop.

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas trop. Je n'ai plus envie de rester ici. Je pense que je vais tout vendre. J'ai besoin de repartir à zéro. De toute façon, je n'ai guère le choix.

Elle considéra son salon du regard, osa à peine le diriger vers le bureau de son mari.

— Il me faudra du temps...

Je remarquai les cartons, les affaires déjà rangées à l'intérieur. Les morts déménageaient plus vite que n'importe qui, moi y compris.

— Si je peux t'aider en quoi que ce soit.

— Merci, c'est gentil. Je vais contacter une entreprise pour tout vider. Je ferais le tri plus tard. Mes parents ont une grande maison avec des dépendances. Je vais tout rapatrier chez eux.

Elle se leva et se mit à farfouiller dans un tiroir.

— Tiens, me dit-elle en me tendant une pochette en plastique.

Elle contenait une liasse de documents et une clef, au profil particulier, conçue pour une serrure de sécurité.

— Les livres d'Antoine. Comme nous n'avions pas assez de place ici, il louait un box par une société de gardiennage. Ils sont à toi.

Je regardai bêtement l'enveloppe, surpris.

— Vous aviez cette passion en commun. Je suis sûre qu'il aurait voulu que ce soit toi qui en hérites. Moi, je n'en veux pas.

Antoine et moi étions effectivement bibliophiles. Lui encore plus que moi. Il possédait une jolie collection, patiemment constituée à force d'écumer les brocantes et les salles de vente. Je fourrai les papiers dans ma poche sans discuter. Stéphanie me dévisagea avec attention

— Et toi ? Je ne te l'ai même pas demandé...

Certainement ma sale tête l'inquiétait-elle aussi.

— Je te mentirais en te disant que je suis au mieux de ma forme mais je m'efforce de tenir le choc. Je vais te laisser dormir. Surtout, n'hésite pas. Tu sais que tu peux m'appeler quand tu veux.

— L'inhumation est prévue lundi. Je te le confirmerai.

— Oui... Évidemment.

Nous nous quittâmes tous les deux au bord des larmes en faisant tout notre possible pour nous les cacher. Dans la voiture, j'explosai. Je mis un moment pour me ressaisir et pour me décider à regagner mon appartement. A l'arrivée, je m'allumai un cigare, me servis un verre de vodka, le sifflai cul sec, pris la bouteille avec moi et m'affalai dans mon fauteuil club.

Je me réveillai en sursaut à la même place. Ma montre m'indiqua que j'avais vingt minutes pour me préparer et être au *Quai*. J'avais une belle gueule de bois que je tentai d'endiguer dans un cocktail d'aspirine effervescence. Tout avait un arrière-goût de Smirnoff. Je fis au plus vite et embarquai un paquet de petits pains vaguement fourrés de chocolat que je dévorai sur la route.

Paletier et Dalibert m'attendaient déjà en salle de réunion. Dalibert prit la parole le premier, gêné.

— Pour la veuve du commandant Marceau, on se disait...

— Oui, bien sûr, c'est prévu avec Martens. Ne vous inquiétez pas pour elle. Je l'ai vue hier et elle fait face.

— Ils n'ont pas eu d'enfants ? me demanda Paletier.

— Non, hélas pour eux.

Je me rendis compte que ni l'un, ni l'autre, n'avait eu le temps de beaucoup travailler avec Antoine et de le connaître suffisamment.

— Je voulais vous parler du groupe. Yvan, tu en prendras la tête à compter de maintenant. Vous auriez tous les deux pu prétendre à ce poste. Tu étais le second de l'unité, il est logique que cela soit toi.

Dalibert me fit comprendre d'un hochement de la tête que mon choix ne lui posait pas de problème.

— En ce qui concerne les dossiers en cours, je vais vous délester des plus simples en les refilant à un autre groupe. En revanche pour l'affaire des *P'tits Bouts*, Baguette, Guillon et à présent Moreau, on ne change rien : je la superviserai en direct comme je le fais depuis

qu'Antoine... Ça vous soulagera d'autant.

— Et pour le meurtre du squat de Montreuil ? Nous continuons à bosser dessus ?

— Oui, absolument.

Je venais de voir les autres arriver dans le couloir.

— C'est d'ailleurs de cela dont nous allons discuter tous ensemble.

Une heure plus tard, j'en avais terminé avec mon brief. J'avais prévenu l'équipe et en particulier Vincent Mourion et Sarah Mahler que je comptais les solliciter pour m'aider.

Tout le monde étant parti vaqué à ces occupations, je m'étais installé derrière mon bureau croulant sous la paperasse accumulée, incapable de réellement m'y consacrer. Je constatai que Gontier ne m'avais pas rappelé. Je tentai une nouvelle fois de le joindre. La voix familière de son répondeur m'invita invariablement à lui laisser un message.

— Hello. Luc à l'appareil... Je voulais te parler. A propos d'Antoine. Rappelle-moi dès que tu peux.

Il ne le fit qu'en milieu de journée. On l'avait déjà mis au courant. Nous ne savions ni l'un, ni l'autre, quoi nous dire.

— Je ne rentre que demain en fin d'après-midi, finit-il par dire d'une voix éraillée.

— Je viendrai te chercher. Tu arrives à qu'elle heure ?

— 18 h 15, normalement.

— OK. J'y serais. A demain.

Les vingt-quatre heures suivantes passèrent vite. A chaque instant où je relâchais mon attention, le visage d'Antoine me sautait à la figure. Et son souvenir bloquait mon cerveau dans une désespérante léthargie nostalgique. Je passai la soirée en célibataire à ruminer mon chagrin, à écouter de la musique triste, en fumant et en buvant plus que de raison. De cette période, je conserve aujourd'hui encore des souvenirs étonnamment précis et d'autres beaucoup plus flous. Avec l'impression globale d'avoir traversé, comme ce soir là, ces semaines la tête sous l'eau au sens propre comme au sens figuré. Je garde la mémoire d'un temps uniformément exécrationnel, moite de pluie sale et collante, de mort et d'impuissance.

ALAIN ORFERIT

Alain Orferit est né en 1969, à Paris.

Diplômé de l'école Penninghen, il devient graphiste-concepteur et directeur artistique freelance en 1992 et crée son studio graphique : ImageDesigner.

Créatif dans l'âme, Alain Orferit, de son pseudonyme d'écrivain, a toujours accompagné ses images, peintures ou créations numériques de mots ou de textes. De premiers récits illustrés date l'envie d'explorer un autre univers, celui de l'écriture, et d'inventer ses propres personnages, d'imaginer leurs histoires.

Après de nombreux scénarios et un premier roman non publié, il se lance dans l'écriture en 2005.

En 2013, il édite *Fledermaus* et *Krampus* aux Editions Orferit.

Retrouvez l'actualité d'Alain Orferit sur le site web :
www.orferit.fr

Table des matières

Prologue	9
Preuve par trois.....	11
Signé K.....	27
Tonio	46
La piste du Haricot	64
Le cas Guillon.....	82
Mauvaise série	102
Le secret de Marceau.....	120
Les Pères Fouettards.....	139
Garçon.....	171
L'Achensee	190
Le tour de Merlin.....	217
Joyeux Noël	238
Rideau !	262
Epilogue	269

EXTRAIT

pour en savoir plus

www.orferit.fr
www.krampus.fr

Editeur

EDITIONS ORFERIT

N° Editeur : 978-2-9545430

78, rue Paul Doumer - 78510 Triel-sur-Seine
France

Imprimeur

TheBookEdition.com

113 rue Barthélemy Delespaul - 59021 Lille cedex
France

ISBN

978-2-9545430-2-4

Achevé d'imprimer en septembre 2013
Dépôt légal : septembre 2013

EXTRAIT

pour en savoir plus

www.orferit.fr
www.krampus.fr

ALAIN ORFERIT



KRAMPUS

"L'année 2001 demeurera tristement mémorable pour beaucoup. Ils se souviendront longtemps, sans doute, des événements terribles qui bouleversèrent le monde. Lui, pour le restant de ses jours, cette année-là sera celle de Krampus."

Retrouvez le commissaire Luc Ybom, l'un des personnages de Fledermaus. Il revit pour vous l'un des épisodes les plus marquants de sa carrière et, à travers lui, les événements d'une année terrible.

En 2001, nouvellement nommé commissaire principal à Paris, il doit jongler entre deux enquêtes d'autant plus délicates et obscures qu'elles ne tarderont pas à l'impliquer personnellement. En dépit des efforts déployés par la brigade, l'énigmatique Krampus demeure insaisissable et une course contre la montre mortelle s'engage, dont Ybom est loin d'imaginer l'issue.

ISBN 978-2-9545430-2-4



9 782954 543024

19€

Texte intégral



Conception graphique et photo couverture : Alain Fortier - ImageDesigner